

Pierre Daix, «Les Mémoires d'André Malraux», *Les Lettres françaises*, 27 septembre – 3 octobre 1967, n° 1201, p. 11-12.

I. - De la politique

Qui parle ici ? Un écrivain devenu ministre. La réponse des *Antimémoires*¹ est sans équivoque. Le ministre est un avatar du romancier, comme déjà l'auteur des *Voix du silence* et de la *Métamorphose des dieux*. Sans les romans d'autrefois, ces *Antimémoires* n'auraient ni sens ni crédibilité. Ils prolongent les romans, marquent la continuité de l'homme Malraux, sa justification, son territoire. Leurs chapitres se nomment *Les Noyers de l'Altenburg*, *Antimémoires*, *La Tentation de l'Occident*, *La Voie royale*, *La Condition humaine*. Demeure hors du champ de ce premier volume – l'œuvre en comprendra quatre, mais ils ne seront publiés intégralement qu'après la mort de l'auteur et manquent, nous dit une note, à ce tome-ci des passages d'ordre historique – *L'Espoir*, c'est-à-dire l'Espagne.

Malraux a très bien présenté son livre dans un dialogue avec d'Astier² : *Les Antimémoires refusent la biographie avec préméditation... En partant des éléments décisifs de mon expérience, je retrouve un personnage, et des fragments d'histoire. Je raconte les faits et décris le personnage comme s'il ne s'agissait pas de moi... Les Antimémoires sont mon vrai livre. Je pense à Proust. Du côté de chez Swan a rendu impossible une nouvelle tentative qui eût ressemblé à celle de Chateaubriand. Proust est un anti-Chateaubriand. Chateaubriand est un anti-Rousseau; j'aimerais être un anti-Proust et situer l'œuvre de Proust à sa date historique.*

En réalité – rejet de la chronologie mis à part, mais c'est simplement le fait d'un moderne – ces *Antimémoires* reviennent au sens primitif des mémoires : *relation écrite qu'une personne fait des événements dont elle a été le témoin ou auxquels elle a participé*, dit le Robert. Et cette définition, malgré le prétexte d'une croisière-retour aux aventures de jadis, couvre tout le texte de cette première partie. Font événement pour

¹ Gallimard.

² *L'Événement* 19-20.

Malraux ses rencontres avec de Gaulle, avec Nehru, avec Mao; ses différentes approches de l'Orient, de l'art, de la mort. On ne le chicanera pas là-dessus. Malraux s'est toujours fait une certaine idée de la vie où l'écriture est liée à l'action. Aujourd'hui qu'il est, non pas ministre comme je l'écrivais au début de cet article, mais ministre-du-général-de-Gaulle, à soixante-six ans, il écrit en homme qui a rempli son contrat avec lui-même. Les *Antimémoires* sont les mémoires des événements de ce contrat. Du moins cette première partie. Mais elle est significativement révélatrice du projet tout entier.

C'est d'abord un livre politique. Je dis cela avec la haute idée que j'ai, quant à moi, du mot, même si parfois la politique des *Antimémoires* reste au niveau vulgaire. Malraux n'y est jamais si bien à l'aise que lorsqu'il fait de son livre une tribune. Il se cite d'ailleurs souvent – je veux dire cite souvent ses propres discours – et la part personnelle de ces *Antimémoires* prend volontiers le ton d'une voix off commentant les images offertes et les propos rapportés, comme s'il s'agissait des spectacles d'un musée imaginaire de la politique mondiale de notre époque.

Que m'importe ce qui n'importe qu'à moi, dit Malraux d'entrée de jeu. Mais il ne faut pas lire trop vite. Cela ne signifie pas que Malraux ne parlera pas de ce qui lui importe à lui, cela signifie qu'il ne parlera d'événements que s'ils importent au plus grand nombre, afin qu'à partir d'eux, Malraux puisse dire ce qui lui tient à cœur. *Que répond donc ma vie ?* demande-t-il. Et c'est la vraie question de ce livre.

Avec l'inévitable part d'autojustification. Laquelle n'a plus rien de négligeable, comme il fallait s'y attendre, dans tout ce qui touche à la métamorphose de l'auteur de *L'Espoir* en gaulliste. C'est là que la politique, au sens vulgaire, reprend ses droits et, par exemple, la relation du Congrès du Mouvement de Libération nationale en 1945 ne le cède en rien aux récits par un Paul Reynaud de ses batailles parlementaires.

Était *question*, à ce Congrès, de savoir si la Résistance, après-Libération, se voulait une. Autrement dit, de savoir si le M.L.N. fusionnerait avec le Front national où se trouvaient, avec d'autres, les communistes. La réponse fut non. Moi j'étais alors à Mauthausen et je n'entendis parler de ces assises, comme on aimait déjà à dire, à l'époque, pour faire noble, que cinq bons mois plus tard. Nous dînions quelques jeunes

gens revenus des camps chez des grandes personnes assez ravies d'avoir amené les dernières recrues du zoo chez elles. Les avis étaient partagés, entre elles, sur ce Congrès, mais on nous le racontait pour nous montrer la vitalité, en notre absence, de la Résistance avec la majuscule. Nous autres, là devant, nous débarquions de la planète Mars. J'étais seul communiste, mais ce n'est pas moi qui ai dit que la Résistance était morte à ce Congrès. Moi je pensais aux récits que mon père et mes oncles m'avaient fait de la désunion des anciens combattants après l'autre guerre, la der des ders. L'ancien régime continuait. *Et l'on veut que cette poésie plaise à un Français qui fut de la retraite de Moscou !* disait Stendhal. Sous Villèle.

Pour Malraux, étrangement donc à mes yeux, ce Congrès est la grande affaire. C'est, en effet, après le discours qu'il y prononça que le général de Gaulle le reçut pour la première fois. Ce discours nous est présenté comme le tournant du Congrès, ce qui est probablement vrai. *Et l'on savait*, dit Malraux, *que je repartais le lendemain sur le front*. Mais Malraux n'a pas seulement parlé, il a quasiment déjoué un complot. Ayant reçu, quelques mois plus tôt, d'un «sous-marin», d'un militant communiste qui cachait son appartenance au Parti, la confiance qu'à l'échelon national les mouvements de Résistance sont entièrement noyautés par le Parti Communiste... Faire de ces «sous-marins» le grand croquemitaine, à plus de vingt ans de distance dans ces *Antimémoires*, devrait paraître, et pas seulement à moi, à tout le moins *farfelu*, pour prendre un mot que Malraux a ressuscité. Si l'actuelle raison d'Etat ne s'y prêtait. J'ai connu quelques-uns de ces «sous-marins» que l'emprisonnement ou la victoire avait ramenés en surface. Il y avait de tout parmi eux, de glorieux combattants qui avaient pris un faux-nez par force pour échapper à la Gestapo et ne savaient plus le quitter; aussi, je le concède, des arrivistes, mais probablement plus encore de naïfs qui devaient imaginer les dossiers du ministère de l'Intérieur sur leur passé enterrés à Vichy ou à Berlin. Admettons que Malraux ait pris au sérieux leur franc-maçonnerie, ait cru à l'existence d'une armada des profondeurs. L'élégance eût voulu, du moins, que Malraux dise, à présent, que son «noyateur» à la confiance facile prenait ses désirs pour la réalité. Le fait essentiel est d'ailleurs que ce «noyautage» était en contradiction absolue avec la politique d'unité nationale pour laquelle les communistes se faisaient égorger. Et juger les communistes

sur ces «sous-marins» reviendrait à confondre de Gaulle ou la France libre avec les «sous-marins», toujours en plongée ceux-là, des services secrets de M. Soustelle. Malraux avait décidément d'autres moyens de se faire plaisir que d'agiter cet épouvantail pour amateurs de petite histoire. Mais quittons ces bavures.

II. – De la ressemblance

Voilà que tout à l'heure, parlant des grandes personnes qui avaient voulu voir comment étaient fait de jeunes déportés, j'ai peut-être subi l'imprégnation de l'histoire qui ouvre ce livre, l'évasion de Malraux en 1940 avec le futur aumônier du Vercors et sa question : *Qu'est-ce que la confession vous a enseigné des hommes ?* Et la fin de la réponse : *D'abord, les gens sont beaucoup plus malheureux qu'on ne le croit... et puis... Il leva ses bras de bûcheron dans la nuit pleine d'étoiles... Et puis, le fond de tout, c'est qu'il n'y a pas de grandes personnes... Il est mort aux Glières.*

Je crois que c'est l'ouverture qui convenait à ces *Antimémoires*. Pas seulement à cause des *grandes personnes*, mais parce qu'en quelques lignes Malraux y livre et sa façon de vivre et sa raison d'écrire. D'abord un décentrement. Pas forcément géographique, encore que cela joue. Malraux – comme Cendrars – est l'homme de grands voyages. Là, nous sommes simplement jetés hors de nos gonds par l'évasion. Puis par son double dans le miroir : la question sur la confession. Ce point, Malraux aime à reprendre en main son lecteur par quelque phrase belle et ample, l'image du bûcheron et des étoiles. La réceptivité créée, nous sommes prêts à garder en mémoire l'insolite de la réponse de l'abbé d'autant mieux clouée en nous par les cinq mots de la mort aux Glières.

Au bout du compte c'est très proche à la fois de Chateaubriand, quand il ne songe pas trop à ses soins de beauté, et de Hugo pour la mise en pages, la phrase musicale à la Beethoven du récit. Malraux a beaucoup d'un homme du XIX^e siècle. Pas seulement pour son goût de l'éloquence, mais bien dans sa façon même de légiférer, d'assimiler sa situation d'écrivain à celle d'un prophète doublé d'un juge. Cela ne m'avait jamais tant

frappé auparavant, sans doute à cause de la jeune nouveauté, du *décentrement* du contenu des romans. Et aussi parce que si on reconnaissait Malraux dans la voix de tel ou tel de ses personnages, il s'agissait de vrais personnages. Ici Malraux est seul, en tête à tête avec soi. Tel qu'en lui-même enfin... Et c'est vraiment le style de *Choses vues* ou du *Journal des idées et opinions d'un révolutionnaire de 1830* qui règne. Le style, c'est-à-dire un découpage du réel pour que le heurt des mots vous donne en même temps la hauteur et de quoi songer. *Il y avait dix ou douze spectateurs dans la salle. On entendait de dehors la rumeur, les cris et les coups de fusil. Entrait qui voulait. Les contrôleurs laissaient passer. Les acteurs jouaient avec accablement et sans savoir ce qu'ils disaient. Tout à coup, au milieu d'un acte, un groupe effaré entre dans la salle avec le drapeau tricolore, portant un jeune homme sanglant qui venait d'être tué par la fusillade à la porte même du théâtre et criant : «Misérables ! pendant qu'on égorge vos frères, vous jouez la comédie !» Cela fit tomber la toile.*

Comme au temps des grands pèlerinages et comme au temps où le Kailasa était enseveli sous la jungle, à l'heure prescrite, l'homme éphémère chantait les étoiles éphémères. Une lumière s'approcha. Porteurs du camphre qui brûle en offrande des brahmanes apportaient des fleurs de bienvenue.

Malraux eût pu écrire le premier texte et Hugo le second. Ce qui est du XX^e siècle dans ces *Antimémoires*, outre l'anecdote, c'est le sentiment que le monde est un. Qu'il faut comprendre l'Inde. Comprendre la Chine. Prendre la mesure des pensées et des cultures, des civilisations qui ne sont pas les nôtres. C'est ici la grandeur de ce livre. *L'homme n'atteint pas le fond de l'homme; il ne trouve pas son image dans l'étendue des connaissances qu'il acquiert, il trouve une image de lui-même dans les questions qu'il pose. L'homme que l'on trouvera ici, c'est celui qui s'accorde aux questions que la mort pose à la signification du monde. Cette signification ne m'interroge nulle part de façon plus pressante que devant une Egypte ou une Inde transformées, opposées aux villes détruites. J'ai vu les villes allemandes (...) entièrement pilonnées; le Caire, passé de 200.000 habitants à 4 millions, avec ses mosquées, sa citadelle, sa ville des morts et*

ses Pyramides au loin, et Nuremberg, à tel point détruite qu'on ne retrouverait pas la Grand-Place. La guerre interroge avec bêtise, la paix avec mystère.

Questions à de Gaulle, questions à Nehru, questions à Mao. Brusquement nous sommes dans le monde de la *Métamorphose des dieux*. Les années ne comptent pas, mais à peine les siècles. *Ce descendant des maîtres des steppes, hidalgo, cardinal romain et exemplairement français, était l'ambassadeur d'une Méditerranée millénaire auprès d'une Inde toute jeune; ce qui faisait rêver, lorsqu'on savait ce qu'est l'Inde.* Non, ce n'est pas Hugo. C'est l'arrivée du Malraux à la Nouvelle Delhi en 1958. Mais décidément, c'est le chapitre *d'après*, la suite donnée à la *Légende des siècles*. Et le choix des grands interlocuteurs prend une nouvelle signification. Malraux parle à de Gaulle comme à quelqu'un qui ajoute un nouveau chapitre à la France; à Nehru, à Mao pour le nouveau chapitre à l'Inde, à la Chine. On peut discuter le témoignage, mais à condition de l'isoler de son contexte et du livre lui-même. C'est-à-dire d'en faire un témoignage. Nous ne sommes pas devant les portraits de M. Ingres, mais devant ceux de Picasso. Il n'y a point la prétention à l'illusion objective, au contraire, l'effort pour atteindre une certaine vérité de la peinture. Je n'ai pas de termes de comparaisons pour Nehru, mais ayant été quelques mois le secrétaire d'un ministre de De Gaulle, je trouve le tableau de De Gaulle ressemblant, ressemblant au niveau des méthodes politiques, au niveau du style du gouvernement. Et nous avons les clefs de cette lecture. Nous savons les rapports entre les deux hommes. Malraux n'y joue d'autre rôle que le sien.

Comme dans la rencontre avec Mao. Là, le problème de la ressemblance se pose pourtant de façon différente. L'entretien est d'avant la révolution culturelle et elle y court en filigrane. Ce qui n'a rien de surprenant parce que Mao devait déjà, pour le moins, y penser. Mais cela produit un effet curieux de décalage et de distorsion par comparaison avec les nouvelles publiées depuis. Devons-nous y lire une distance entre les intentions et les événements qui ont suivi ? S'est-il agi d'un exposé à l'usage de Malraux ou bien est-ce le récit de Malraux lui-même qui en est cause ? Ou encore la mauvaise qualité de nos nouvelles ? La traduction n'est pas la même. Je ne suis pas sinologue et livre le problème à plus compétent que moi.

D'autant que cette question de la ressemblance est loin d'être simple dans ce livre. Le dernier chapitre me le rappelle avec force puisqu'il contient les questions de Malraux, aux anciens déportés, sur les camps. Et c'est là, pour moi, qu'éclate la dissociation entre la relation des faits et le commentaire. Les questions et les réponses vont au fond des choses. Le commentaire va de Malraux à Malraux, de *La Condition humaine* au ministre qui rend l'hommage de la nation à Jean Moulin. Les camps n'y servent ni d'illustration ni de réalité. Ni question, ni réponse. Prétexe. Thème. Élément provocateur.

La méditation porte sur toute l'œuvre, y compris sur ce *Temps du mépris* qui n'y figure plus. Malraux peut demander, faire demander : *qu'est-ce qui ressemble au camp ?* Il n'entend pas sa question, parce qu'il a déjà sa réponse : *Vous avez subi quelque chose qui n'a existé ni en Russie, ni en Algérie, ni en Italie, quelque chose qui me semble tenir à la nature même du nazisme. Il s'est agi de vous faire perdre l'âme, au sens où l'on dit perdre la raison.*

Ici, la ressemblance n'y est pas. En trois mois à la Santé dans l'hiver 40-41, j'ai rencontré assez d'ignominie et d'humiliation pour que ni la Santé allemande, ni Clairveaux, ni Mauthausen, en quarante mois, ne m'apprennent rien de nouveau. Non. La singularité du nazisme n'est malheureusement pas là. Et il serait fou de la croire morte avec Hitler. Elle est dans l'extermination raciale, dans l'organisation de l'anéantissement de groupes humains entiers. Les juifs, mais aussi les tziganes. Mais aussi les communistes russes³, traités comme une race. Le nombre n'ajoute qu'à l'horreur, pas à la monstruosité. Et qui nierait qu'il s'est agi de faire perdre son âme à Audin, comme à Alleg ? Et y a-t-il autre chose dans *Une journée d'Ivan Denissovitch* ? Le message de l'œuvre de Soljénitsyne est-il autre chose – à la limite – que ce combat pour garder son âme quand votre raison de vivre se fait tortionnaire et bourreau ? Je pense brusquement à cette réflexion de Malraux à son retour de Canton en 1965 : *Comme en Union Soviétique, les photos* (du musée cantonnais de la Révolution) *et ces*

³ Ce n'est pas repris du vocabulaire gaulliste. Les nazis ont voulu jouer dans les camps des différentes nationalités soviétiques les unes contre les autres.

objets se confondent avec un folklore de la révolution. Ce peuple qui n'avait pas de ministère de la Justice, mais un ministère des Châtiments, rassemble les mêmes photos que Moscou, et, plus confusément, que le peuple des cathédrales. Elles croient enseigner la Révolution, elles enseignent le martyre. Comme à Moscou, les images sont moins destinées à rendre intelligible le cours de la Révolution, qu'à créer un passé soumis aux vainqueurs.

C'est en tout cas le dilemme qui traverse ces *Antimémoires*. Rendre intelligible le cours des choses ou le soumettre à l'idée qu'on se fait du présent, c'est-à-dire dans le cas de Malraux à l'idée qu'on se fait de soi. Pour le meilleur et pour le pire, l'écrivain de ces *Antimémoires* et le ministre du général de Gaulle ne font qu'un. C'est bien son vrai livre.